

Jean Simon (1921-1944) une vie d'engagement : de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) au SOE (Special Operations Executive)

Jean-Claude Simon

Jean Simon venait d'avoir 23 ans en janvier 1944 lorsqu'il est tombé, piégé par l'ennemi d'alors. Il s'était engagé au sein de la Jeunesse ouvrière chrétienne alors qu'il n'avait pas encore 17 ans. Six années constituent-elles une vie ? Sa vie aurait-elle pu être plus grande sans engagement ? Et la nôtre aujourd'hui, que serait-elle sans l'engagement des générations précédentes ?

La courte vie de Jean Simon a été passionnante, intense, faite de rencontre, d'amitié, de trahison, de courage, d'équipe. D'une croyance folle en l'Homme dans ce qu'il a de meilleur dans une période où semble triompher ce qu'il y a de pire. Cette courte vie ? Accrochez-vous. Une leçon de vie.

L'auteur : Jean-Claude Simon est né à Saint-Claude ; il est le neveu du résistant Jean Simon, dont il est venu présenter la biographie ci-contre lors des 6^{èmes} Rencontres de l'Histoire locale le 5 mars 2016. Les illustrations sont issues des collections familiales.

UN ANCRAGE DANS LE MILIEU OUVRIER SANCLAUDIEN 1921-1938

Jean Simon est né le 22 janvier 1921, rue Rosset à Saint-Claude (Jura), fils aîné de Louis Antoine Robert Simon, ouvrier lapidaire, et Marie Julia Elvina Maréchal, ouvrière lapidaire.

Son père, Robert Simon (1891-1973), né et décédé à Saint-Claude, est le fils aîné de Jules Simon, ouvrier boulanger, né en 1866 à Saint-Martin-du-Fresne, disparu « mystérieusement » vers 1901 et de Zéna Delavenna, institutrice, née en 1862 à la Combe de Tressus et décédée à Saint-Claude en 1949. Robert, tiré au sort lors de la conscription, a été incorporé en 1911 pour 3 ans au 6^{ème} Régiment des Dragons à cheval ; il a enchaîné avec le conflit mondial de 1914 à 1918, combattu à Verdun, puis, ayant survécu, est parti pendant 3 ans en occupation en Allemagne ; il avait gardé de ces 10 années au service de la France un goût amer, ne parlant jamais de cette époque, fuyant les cérémonies et les commémorations. A son retour à la vie civile, il a exercé différents métiers ouvriers, de la pipe à l'ébonite puis au lapidaire. Tailleur sur pierre naturelle, et parmi les meilleurs, il a travaillé jusqu'à l'âge de 73 ans chez Bavoux aux Etapes, prenant son jeudi après-midi de liberté pour le consacrer à ses petits-enfants.



Fig.1. La famille Simon en 1937. De gauche à droite : Jean ; son père Robert ; sa mère Elvina ; sa grand-mère Zéna Simon née Delavenna ; son frère René, père de l'auteur.

Sa mère, Elvina Maréchal (1897-1986) était la cadette jumelle d'une famille nombreuse (7 enfants) d'Alexandre Maréchal, métayer, et de Marie Belat, cultivatrice, tous deux originaires de la région de Saint-Amour. Née à Saint-Maur, elle a habité vers le lac des Rouges Truites, puis vers celui de l'Abbaye avant de descendre comme ouvrière à Saint-Claude. Après la crise de 1929, plu-

sieurs des sœurs d'Elvina se sont installées vers Villefranche-sur-Saône, où leurs familles avaient pu trouver du travail. Elvina, lors de son départ en retraite, était femme de ménage à l'école primaire de Mouton, activité qu'elle exerçait en plus de son travail d'ouvrière, chez des particuliers, depuis de nombreuses années.

René, mon père, frère cadet de Jean, est né à Saint-Claude le 5 mars 1923. Retraité hors cadre de la fonction publique d'Etat, aujourd'hui âgé de 93 ans, il vit en compagnie de ma mère, à Nîmes, dans le Gard dont elle est originaire. Plus jeune que Jean, son passage à travers la Seconde guerre mondiale, ne fut pas des plus aisés : le 9 juin 1944, il était parmi les membres des chantiers de jeunesse, rassemblés à Tulle, qui furent emmenés vers la Manufacture d'armes par la 2^{ème} division SS *Das Reich*. Il assista aux 99 pendaisons, y échappant miraculeusement. Son groupe fut choisi pour décrocher et enterrer les pendus en fin de journée. Le lendemain, à la suite de longues négociations, des membres de chantiers de jeunesse sont transférés à Limoges, d'autres partent pour Poitiers puis Compiègne et enfin Dachau (101 ne survivront pas) ; enfin, les autres membres de chantiers de jeunesse sont libérés dont mon père et son compagnon de chantier Bernard Sigaux, futur fleuriste rue du Pré à Saint-Claude. Ce même jour, le 10 juin 1944, une partie de la division *Das Reich*, avant d'entamer sa remontée vers le front de Normandie le 11 juin, massacra toute la population du village d'Oradour-sur-Glane.

L'ENGAGEMENT À LA JOC (JEUNESSE OUVRIÈRE CHRÉTIENNE) 1938-1942

Sorti du collège, Jean devient employé de banque au service comptabilité. Il entre à la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) à une date non précisée mais que l'on peut vraisemblablement situer fin 1938/début 1939. A Saint-Claude, deux sections existaient ; elles fusionnent à l'automne 1939. Alors que se recompose le comité fédéral, Jean en devient le secrétaire le 22 octobre 1939.(1)

(1) - Source Rémy Gaudillier



Fig. 2. Jean Simon aux Chantiers de Jeunesse, 7 décembre 1940.

Avec l'Occupation, le comité fédéral de la zone « nono » est reconstitué à Pont de Poitte sous sa présidence (14 octobre 1940). Il fait preuve d'une activité débordante et innovante au service des chômeurs, ce qui l'oblige à abandonner son travail et à faire un stage dans une école de cadres à Toulouse ; dès octobre 1940, des chômeurs sont mobilisés dans des chantiers à Septmoncel, Marangea, Saint-Amour, Moirans..., soit au total 18 710 journées de travail pour 300 jeunes. Comme la JOC, Jean Simon semble peiner à se démarquer du nouveau régime ; ainsi le 5 mars 1941, lors d'une réunion à Moirans, il explique ce qu'il entend par Révolution Nationale : « une révolution intérieure, une révolution des cœurs d'où nous devons épancher la charité, l'amour et oublier la haine et l'égoïsme ».

Incorporé au 8^{ème} groupement des chantiers de jeunesse d'Aix-les-Bains, il travaille à produire du charbon de bois (chantier n° 10 du Châtelard). A son retour, il s'installe à Lons et organise des assemblées de jeunes travailleurs pour préparer le congrès de Lyon qui réunit 20 000 jocistes dont 550 jurassiens. Lors de l'hiver 1942, il lance un appel aux paysans à l'occasion de la campagne de fraternité de l'ACJF pour fournir de la nourriture aux plus démunis. En relation alors avec Pierre Larceneux, il entre dans la Résistance et contribue à saboter la réunion de lancement de la Jeunesse de France et d'Outremer, aux côtés de scouts et Jecistes.

De la JOC à la Résistance

Requis par le STO (Service du Travail Obligatoire) pour travailler en Finlande, il refuse de partir, soutenu par les jocistes du Haut-Jura. Jean réussit à rallier les aumôniers Jean Jourdain et Simon Ligier, avec lequel il est en relation étroite depuis octobre 1940. Entré en clandestinité, il aide les jeunes à se procurer faux papiers, cartes d'alimentation... et est à l'origine avec Robert Paris du Maquis au refuge de Vadans Montmalin. Désormais dans l'illégalité, Claude ou Jacques pour les amis, il change constamment de nom et modifie à plusieurs reprises son apparence physique, menant une vie au service de la Résistance.

«Voilà Jean, écrit Simon Ligier, lancé dans le parachutage et le transport d'armes... il pilote des officiers anglais, favorise l'évasion d'aviateurs, transmet en Suisse des renseignements ou fait passer des agents, dirige un jour le sabotage qui aurait dû faire sauter près de Messia le train du Gauleiter Sauckel.» (2)

C'est lui, Georges pour les Anglais, qui guide les premiers pas dans le Jura d'Harry Rée, chef du réseau Stockbroker. (3)

L'ENGAGEMENT AU SOE (SECRET OPERATIONS EXECUTIVE) 1943-1944

Le dossier personnel SOE de Jean Simon contient très peu de détails concernant le début de sa vie, car il a été recruté pour le SOE directement en France et n'est pas venu en Angleterre, ni pour son entraînement, ni pour les informations administratives initiales. Si rien n'est enregistré concernant sa formation, on sait que c'est la menace du travail forcé pour l'Allemagne en Finlande (STO) qui l'a encouragé à devenir un réfractaire, et à se consacrer à temps plein à ses activités de résistance. C'est ainsi qu'il a rencontré, en avril 1943, le capitaine Harry Rée (Stockbroker/César) de la Section F (Section française sous commandement britannique).

César et la mise en place du réseau Stockbroker - avril-juin 1943

Harry Rée a sauté en avril près de Tarbes pour rejoindre son affectation initiale (Stationer/Hector). Maurice Southgate, ayant trouvé son accent trop compromettant, l'a envoyé dans la région de Clermont-Ferrand avec Brian Rafferty (Headmaster/Dominique), mais dès son arrivée, il a été redirigé en Franche-Comté où Rafferty, ayant plusieurs contacts dans la Résistance, souhaitait étendre son réseau. C'est aussi là, espérait-il, que le français très marqué par l'accent du nord de l'Angleterre de Rée serait le moins perceptible. Rafferty a donc accompagné Rée à Lons-le-Saunier, lui a présenté ses contacts avant de retourner à Clermont-Ferrand, lui promettant de reprendre contact à nouveau lorsqu'il serait installé.

Harry Rée: «Dès mon arrivée dans le Jura en avril 1943, Jean Simon m'a été affecté comme guide, pour m'aider dans les rencontres, me présenter les équipes du Jura et m'accompagner dans mes déplacements...». (4)

Hélas, le 17 mai 1943, Rafferty a été arrêté, le réseau Headmaster dissous, et Rée s'est retrouvé livré à lui-même. Rée avait réussi à nouer quelques

(2) - Source Rémy Gaudillier

(3) - Harry Rée «César» (1914-1991). Début 1943, Harry Alfred Rée venait d'avoir 28 ans. Son père, issu d'une illustre famille danoise, avait un peu de sang juif dans les veines. Après des études à l'*Institut of Education* de l'Université de Londres, Harry Rée était professeur de langue à la *Grammar School* et à la *Beckenham and Penge Country School* de Bradford (Yorkshire). Il maîtrisait assez bien le français et venait d'achever son entraînement particulièrement éprouvant afin d'intégrer le SOE.

(4) - Harry Rée: *Rapport d'officier - Exposé des faits*.



Fig.3. Le capitaine Harry Rée «César».

(5) - John Starr «Bob» (1908-1996). Britannique, de père américain, artiste et graphiste, il a vécu à Paris avec femme avant-guerre. Ne pouvant intégrer la RAF, il rejoint le SOE en 1940 et effectue une 1^{ère} mission en France en août 1942. En mai 1943, il est parachuté près de Lons pour sa 2^{ème} mission : construire un réseau de résistance (Acrobat). Il prend avec lui John Young comme radio et Diana Rowden comme courrier. Trahi et arrêté en juillet 1943, il est incarcéré à Fresnes. En novembre, il tente de s'évader avec Noor Inayat Khan «Madeleine» et le colonel Léon Fayes du réseau Alliance. Blessé, il promet de ne plus chercher à s'évader. Emprisonné au QG du SD avenue Foch à Paris, il coopère modérément avant d'être transféré au camp de concentration de Sachsenhausen près de Berlin. Il échappe à la pendaison en se mêlant à un groupe transféré à Mauthausen, puis un groupe de prisonniers français et belges transférés en Suisse. Après-guerre, il ouvrira une boîte de nuit en Angleterre avec deux anciens du SOE. Il retournera vivre à Paris puis en Suisse où il décède fin 1996.



Fig. 4. Le capitaine Harry Rée «César».

contacts dans cette nouvelle région, mais était désormais dépendant, surtout de Jean Simon, dit Claude, rapidement devenu son plus fidèle lieutenant. Un des membres de l'équipe était également Pierre Martin, ancien membre présumé du 2^{ème} Bureau, le service de renseignement français, connu de la Résistance locale.

Heureusement, Rée n'est pas resté longtemps sans le soutien de Londres. Deux jours seulement après l'arrestation de Rafferty, le capitaine John Starr (5) (Acrobat/Bob) et le lieutenant John Young (6) (Judge/Gabriel) ont été parachutés d'Angleterre avec la mission de créer le réseau Acrobat dans le Jura, à Dijon, à Besançon, et plus au sud, au nord de Bellegarde. Ils ont été aidés en juin par l'arrivée de Diana Rowden (7) (Chaplain/Paulette), leur courrier, et Rée a été contraint de rejoindre le groupe. Cependant, quand il rencontra Starr, Rée ne s'entendit pas avec lui et il a été convenu que ce dernier fonctionnerait de manière semi-autonome dans la région de Belfort.

Harry Rée : « ... *Quand j'ai débuté dans le Doubs en juin 1943, j'ai décidé de prendre Jean Simon avec moi et je lui ai confié des missions importantes. Il allait de ma part visiter les différentes équipes pour leur expliquer le maniement des explosifs que nous recevions dans nos parachutages.* » (8)

La trahison de Pierre Martin - juillet 1943

Rée s'est satisfait pleinement de cet arrangement, mais le 16 juillet, Starr a été arrêté, trahi par Pierre Martin. Dès lors, il a été prouvé que Martin n'appartenait pas au 2^{ème} Bureau et de forts doutes entouraient maintenant d'autres aspects de ses actions supposées de résistance. Rée et Simon ont alors réalisé qu'ils avaient été dupés par Martin et avaient eu tous les deux la chance de ne pas avoir été arrêtés.

Simon était suffisamment indépendant mais il fallait agir afin de protéger Young et Rowden. Sur les ordres de Rée, Simon prit contact avec eux et organisa leur déplacement de Saint-Amour vers le village de Clairvaux-les-Lacs (Jura), où ils pourraient être cachés dans les familles parentes Janier-Dubry et Poly, liées à la Résistance, et qui exploitaient une scierie à l'extérieur du village. Dès que Simon eut réglé la sécurité de Young et Rowden à Clairvaux, il est parti retrouver Rée, déterminé à éliminer la menace que représentait Pierre Martin.

Une première tentative pour tuer Martin, par un résistant du groupe de Simon et Rée, a échoué. Une seconde, tentative personnelle de Rée, n'a pas réussi non plus car Martin est arrivé au rendez-vous en compagnie de deux hommes de la Gestapo. Rée a réussi à s'échapper, mais une vague d'arrestations a suivi et, peu de temps après, fin juillet 1943, Rée a choisi de traverser la frontière et de se réfugier en Suisse. Interpellé par les autorités, il dut attendre avant de pouvoir repartir.

Les premières actions et la consolidation du réseau - août 1943

A nouveau, Simon joue désormais un rôle crucial. Dans l'attente d'un nouveau responsable chargé du sabotage industriel en l'absence de Rée, Simon fut chargé du sabotage des chemins de fer, des parachutages et de la distribution des armes et du matériel reçu. Il a également dû attendre et préparer l'arrivée au plus tôt d'un autre agent d'Angleterre, et s'occuper de Young et Rowden qui devaient continuer à se cacher à Clairvaux.

L'arrivée de Cauchi. L'agent envoyé d'Angleterre fut le lieutenant Eric Cauchi (9) (Messenger/*Pedro*) parachuté dans le Doubs dans la nuit du 13 au 14 août 1943. Ses ordres étaient d'aider Young et Rowden après l'arrestation de leur chef de réseau, John Starr et, plus récemment, du séjour prolongé en Suisse de Harry Rée. Le commandement du SOE ne souhaitait pas que Rée prenne le risque de revenir en France et doive plutôt retourner en Angleterre. Selon Rémy Gaudillier (10), 'Claude' aurait organisé un attentat contre le train de Fritz Saukel, Plénipotentiaire général pour la mobilisation de la main d'œuvre. Surnommé le 'négrier de l'Europe', il a été condamné à mort à Nuremberg et pendu le 16 octobre 1946. Le déraillement du train, prévu près de Messia-sur-Sorne, aurait échoué. Ce fait n'a pas été authentifié.

Le parachutage d'Ecot. «L'opération Acrobat 8 a finalement lieu dans la nuit du 15 au 16 août 1943 sur le terrain de Combe-Ronde en bordure de la route qui relie Etouvans et Ecot. Rée l'avait reconnu en mai avec Jeanney, Brognard et, comme guide, le père Frédéric Renaud. Quinze hommes ont rejoint le plateau d'Ecot; leur armement: un fusil de chasse, une mitraillette et trois ou quatre revolvers. Simon passe la lettre-indicatif du terrain «L» avec une lampe blanche. Rée ne figure pas dans l'effectif, il est alors interné en Suisse. Aurait-il été présent dans le Pays de Montbéliard qu'il n'aurait pas participé à l'expédition, estimant qu'un étranger à la contrée aurait été vite en difficulté en cas d'alerte et de fuite précipitée. Les huit containers et les deux colis sont dissimulés en lisière de forêt et transportés le lendemain par un camion conduit par Pagnier chez Marthelot à Valentigney; ils alimenteront un dépôt que Stockbroker a aménagé sur Vandoncourt». (11)

A noter qu'il s'agit d'un des deux premiers parachutages dans le Doubs, un département placé dans la zone interdite, le premier parachutage dans le Jura a eu lieu à Planoiseau en août 1942: un an avant celui d'Ecot, mais c'est en zone non occupée.

Harry Rée: «*Avec Jean-Pierre Barbier de Valentigney, (Jean) a organisé la 1^{ère} réception de matériel parachuté sur le terrain d'Ecot en août 1943. Il s'est occupé de stocker le matériel dans notre cachette à Vandoncourt, et a fait la répartition entre les équipes de sabotage. Il a organisé plusieurs déraillements dans la région, auxquels il a pris part. Pendant mon séjour en Suisse en août 1943, il a maintenu le réseau...*». (12)

Simon accepta volontiers ce rôle, mais fut tout aussi heureux quand Rée, avec une fausse identité, rentra de Suisse en septembre 1943. Rée rapporta bien plus tard que Simon lui avait dit, lors d'un moment de détente, après un bon déjeuner à Saint-Amour: «*Un jour, nous nous rappellerons que ces jours ont été les meilleurs de nos vies*». (13)

Les sabotages des usines Peugeot - octobre 1943

Rée lança une des innovations les plus intéressantes de la guerre: le *blackmail sabotage*. Des circonstances l'obligèrent à inventer un perfectionnement de l'attentat économique, capable tout à la fois d'épargner des civils, de gagner du temps et d'éviter des dangers.

L'usine automobile Peugeot de Sochaux, avait été reconvertie afin de produire des tourelles de chars et des pièces d'avion pour l'armée allemande. Elle figurait sur la liste des cibles du commandement de bombardement, mais

(6) - John Young «Gabriel» (1907-1944). Parachuté le 19 mai 1943 près de Lons-le-Sauvage avec John Starr et 15 containers d'armes, ils partent pour Clermont-Ferrand. Il accompagne John Starr pour organiser des groupes dans le Jura depuis le château de Saint-Amour, où il se cache compte-tenu de son fort accent anglais.

(7) - Diana Rowden «Paulette» (1915-1944). D'origine écossaise, née à Londres, elle a vécu sur la Côte d'Azur avec sa mère dans les années 20, puis en Angleterre. En 1933, à la fin de sa scolarité, elle revient avec sa mère en France, s'inscrit à La Sorbonne pour étudier le français, l'italien et l'espagnol. Elle devient journaliste à Paris, bénévole à la Croix Rouge française en 1939, puis rejoint l'Angleterre en 1941. Elle intègre le SOE et reçoit le 9 juin 1943 son ordre de mission comme courrier de John Starr.

(8) - Harry Rée: *déjà cité*

(9) - Eric Cauchi «Pedro» (1917-1944). Britannique par ses deux parents, né en Grèce, il a étudié en Suisse, puis à Paris et enfin en archéologie à Athènes. Au début de la guerre, suite au décès de sa mère, sa famille s'est éparpillée (Inde, Suisse, Grèce). De janvier 1940 à mars 1942, il a servi dans la Légion étrangère en Afrique du Nord. Rebelle contre Vichy, lieutenant du SOE, il est parachuté en août 1943 comme instructeur du réseau Stockbroker de Harry Rée «César».

(10) - Source Rémy Gaudillier.

(11) - Jean-Pierre Marandin, *Résistances*, tome 1, Cêtre, Besançon, 2009, p 136-137.

(12) - Harry Rée: *déjà cité*

(13) - Source Paul McCue.

elle était dispersée, ce qui exigeait une très grande précision de frappe pour l'endommager sérieusement. En outre, elle était située près de la gare, dans une zone urbaine densément peuplée, d'où des risques importants pour la population locale. Ainsi, une attaque la nuit du 15 au 16 juillet 1943 avait tué 125 habitants, et blessé 50, sans entraver la production...



Fig. 5. Jean Simon fin décembre 1943.

Rée savait par son réseau qu'une partie de la famille Peugeot était favorable aux alliés. Il était d'ailleurs à l'époque, en négociation avec Jean-Pierre Peugeot, directeur de l'entreprise, pour obtenir un prêt pour son réseau, remboursable par le Trésor britannique après la guerre. Rée lui suggéra qu'il était préférable de l'aider à saboter la production de sa propre usine, plutôt que de risquer de la voir détruite par les bombardements de la RAF. Sur ces deux points, Jean-Pierre Peugeot lui demanda de prouver qu'il était un agent accrédité et Rée l'invita à composer un court message personnel, que la BBC retransmit 10 jours plus tard « *La vallée du Doubs est belle en été* »...

La première tentative de sabotage eut lieu en octobre 1943. La petite troupe de saboteurs était formée avec Jérôme Ortstein et Alfred Schorpp, on comptait Simon 'Claude', Joseph Maetz 'le Taupin', André Vanders-traeten 'la Pile', Lucien Didier, ainsi que Pierre Lucas, ingénieur au service électrique. Au total, une vingtaine de gars décidés, divisés en cinq groupes d'action. Le 10 octobre, 'César' accompagné de Pierre Lucas, fit le tour de l'usine. Le 15 octobre, il anima la réunion qui fixait l'organisation du sabotage et la cible : des transformateurs haute tension alimentant l'usine. Le 3 novembre, la pose des explosifs s'effectua sans problème : les charges se trouvèrent simultanément en place à tous les endroits visés. Mais, malgré les instructions, les saboteurs maîtrisant mal le positionnement des détonateurs dans les crayons à retardement, aucun transformateur ne sauta...

Dix-huit opérations de sabotage ont été réalisées dans les usines Peugeot à partir de novembre 1943 et un second bombardement a été évité. Les usines furent effectivement hors d'état de fonctionner pendant pratiquement tout le reste de la guerre.

L'élimination de Pierre Martin - novembre 1943

Les deux amis, 'César' et 'Claude', réfléchirent à l'action à mener contre Pierre Martin, qui travaillait désormais ouvertement pour la Gestapo. L'implication directe de Rée était clairement trop risquée et, selon le commandement SOE, il devait retourner en Angleterre dès que possible, Cauchi étant arrivé. Simon ne jurait que de tuer Martin, responsable de l'arrestation de nombreux résistants dans le Jura et en Côte d'Or principalement (40 arrestations), ainsi que 16 membres du groupe 'Guy Moquet' fusillés dans la Citadelle de Besançon. 'Claude' a participé aux cinq tentatives pour éliminer Martin. Il le blessa même légèrement quelques jours avant l'action réussie et déjà au Terrasse Hôtel de Besançon.

'Claude' recruta deux jeunes Belfortains de la Résistance locale pour éliminer Martin. Ce dernier vivait alors près de Besançon sous protection allemande et il a fallu un certain temps pour que l'occasion se présente qu'il soit seul. Le 9 novembre 1943, Martin est revenu dans Le Terrasse Hôtel de Besançon, où il avait ses habitudes. Quand il eut fini son repas et se préparait à sortir, les deux membres de l'équipe étaient prêts; ils tirèrent plusieurs coups de feu et le laissèrent mort avant de s'enfuir.

Il n'est pas facile, à partir des sources restant aujourd'hui, de savoir qui fut exactement responsable du coup de feu. Simon est l'organisateur mais il n'était pas présent, ne souhaitant sans doute pas être reconnu. Des sources indiquent que Cauchi était également présent et a été l'un des deux qui tira les coups de feu mortels. Cette version, reprise dans l'histoire officielle du SOE en France de Michael Foot, est erronée et le dossier personnel de Cauchi ne fait aucune mention de son implication. Harry Rée (qui a survécu à la guerre et a pu fournir des détails) met au crédit de Simon, seul, l'organisation de l'exécution et ne fait aucune mention de la présence de Cauchi. Quelques jours plus tard, Rée a reçu un rapport de Simon sur la fusillade, mais encore une fois il n'y avait aucune mention de la participation de Cauchi. Selon des détails de paiements effectués, les deux jeunes résistants belfortains ont mené à bien l'assassinat.



Fig. 6. Le café-restaurant Grangier, entre Sochaux et Montbéliard, où Jean Simon a été abattu.

Harry Rée: « *En novembre 1943, (Jean) a réussi à abattre le traître Pierre Martin dans le café de la Terrasse à Besançon, traître qui avait vendu au moins 20 des nôtres à la Gestapo...* » (14)

(14) - Harry Rée: *déjà cité*

Le groupe démantelé - novembre-décembre 1943

L'arrestation de Gabriel et de Paulette (novembre 1943). John Young et Diana Rowden ont été arrêtés à la suite de la capture d'André Maugenet (15) (Thatcher/Benoît), agent nouvellement arrivé dans la section française.

La nuit du 15 au 16 novembre 1943, Bob Hodges pose son Hudson sur un terrain situé au nord d'Angers. Il dépose 5 passagers parmi lesquels Jean Manesson, Paul Pardi et André Maugenet. Organisé comme de nombreux autres par Henri Déricourt, le vol devait repartir pour Londres avec des documents mais 10 passagers attendaient pour embarquer, disséminés par petits groupes sur la vaste prairie dont Francis Cammaerts, Chartrand, 4 amis de Cowburn (Mulsant, Baret, Rechenmann et Mme Fontaine) ainsi que François Mitterrand, alors chef du Mouvement National des Prisonniers de Guerre. Le commentaire sur cette opération figurant aux archives officielles du groupe 161 était « Comité d'accueil excellent. Terrain suffisamment dur ». (16)

Malgré le rapport du pilote au retour, qualifiant la réception « d'affaire carrée et sans complications », elle ne le fut pas, car les Allemands avaient été mis au courant du vol et s'efforcèrent de prendre tous les arrivants en filature. Si Gerson et Levene réussirent à les semer, les trois autres (Manesson, Pardi et Maugenet) ne restèrent pas longtemps en liberté: malgré le choix de voyager dans 3 compartiments différents dans le train de Paris, ils se retrouvèrent sur le quai de la gare Montparnasse et furent arrêtés tous ensemble. Manesson garda le silence, Pardi également, mais il semble bien que Maugenet ait parlé et les suites furent graves pour Stockbroker. Maugenet devait rejoindre à Lons-le-Saunier Young et Rowden, qui ne le connaissaient pas. Les Allemands leur envoyèrent un 'faux Benoît', qui se fit passer pour lui, montrant à Young, pour preuve, une lettre de sa femme. Une autre version, plus désagréable, suppose que personne n'aurait joué le rôle de Maugenet, car il aurait fait la chose lui-même (17); toutefois, rien dans son dossier ne le confirme.

(15) - André Maugenet « Benoît » (1904-1943 ?). Après avoir servi dans la Légion étrangère en Afrique puis déserté, il a travaillé avant-guerre en Afrique de l'Est et au Moyen-Orient (Aden, Port-Saïd) notamment pour la compagnie pétrolière Shell. Arrêté le 16 novembre, il a été détenu à Paris, transféré à Ravitsch, où il a été vu vivant jusqu'en mai 1944. Malgré des sources l'affirmant, il n'a pas pu être exécuté le 15 novembre 1943 à Gross-Rosen (Allemagne), jour de son arrivée en France. D'autres sources indiquent que, protégé par les Allemands, il aurait survécu à la guerre au Canada. Il aurait échappé à une demande d'extradition de la France à Ottawa en 1955, en se réfugiant en Afrique du Sud où il a disparu... Cf. Andrew Field, John Grehan, Martin Mace, *Unearthing Churchill's Secret Army* TNA HS9/1008/2.

(16) - Hugh Verity, *Nous atterrissions de nuit...*, Vario, 2004.

(17) - Elizabeth Nicholas, *Death be not proud*, Cresset Press, Londres 1958, p. 136 à 149.

(18) - *German penetration of SOE*, Appendice A, p 8, 1945 / Copie dans History, IVB, Security, HS8/8320.

(19) - John Young «Gabriel» (1907-1944) est transféré à Paris le 19 novembre 1943, puis en Allemagne, il est exécuté le 6 septembre 1944 à Mauthausen. Diana Rowden «Paulette» (1915-1944) est transférée à Paris le 19 novembre 1943, elle est incarcérée à la prison de Fresnes, transférée en Allemagne, à Karlsruhe le 12 mai 1944 puis enfin au camp du Struthof le 6 juillet 1944, où elle est exécutée par une injection de phénol et brûlée au four crématoire.

Il est également possible que Roger Bardet (agent double ou triple qui a investi le réseau Prosper) ait fait allusion à cette affaire lorsqu'il confessa son activité comme agent de l'*Abwehr* : il raconta en effet que l'*Abwehr* l'avait prêté une fois au *Sicherheitsdienst* afin de faciliter l'infiltration d'un réseau de résistance (qu'il ne nomma pas) en se faisant passer pour un agent nouvellement arrivé d'Angleterre. (18) Bardet avait à peine la moitié de l'âge de Maugenet et ne lui ressemblait pas, mais la lettre de Mme Young a pu constituer une introduction suffisante.

Quel qu'il soit, le 'faux Benoît' prit contact avec Young et Rowden à la maison de la famille Poly, l'une des trois familles de la scierie Janier-Dubry à Clairvaux, familles fortement impliquées dans la Résistance et l'aide au réseau de la Section française. 'Benoît' est ensuite revenu avec plusieurs Allemands pour arrêter Young et Rowden, mais tout de suite après leur départ, Simon avait appelé par hasard à la scierie et avait appris la catastrophe. Réalisant que l'ennemi allait inévitablement revenir à Clairvaux pour une fouille, une fois Young et Rowden mis derrière les barreaux (19), Simon rassembla et emporta avec lui la radio et tous les documents compromettants. En conséquence, seul un membre des trois familles concernées, Mme Poly, a été emprisonnée car elle était présente lorsque Young et Rowden ont été arrêtés. Déportée à Ravensbrück, elle a survécu à la guerre. Grâce à l'action de Simon, les autres membres des familles Janier-Dubry, Juif et Poly, ainsi que les autres membres du réseau, échappèrent à l'arrestation quand, comme prévu, les Allemands revinrent fouiller soigneusement les lieux.

On retrouve, sur le site des Amis du Musée de la Résistance et de la Déportation de Nantua, une autre version de 'l'affaire de Clairvaux' :

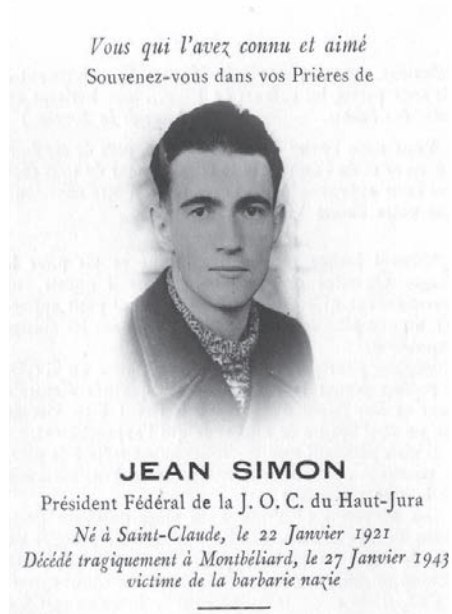


Fig. 7. Image in memoriam de Jean Simon (détail).

« Le 18 novembre 1943, vers 9 heures, un nouvel arrivant se présente à la propriété Janier-Dubry de Clairvaux, sur la route de Lons. En fait, c'est une scierie et 2 bâtiments, un vaste où logent les familles des trois enfants Janier-Dubry, Poly et Juif, l'autre est la maison des parents. Depuis toujours ces familles sont acquises à la Résistance et elles abritent, planqués les deux agents S.O.E., J. C. Young (Gabriel) et Diana Rowden (Paulette). Ce nouvel arrivant est Albert Longenet «Benoît». Il est porteur d'un mot de passe, d'argent, de papiers précisant sa mission et d'une lettre personnelle de Madame Young pour son mari qui en reconnaît l'écriture. Il est chaleureusement accueilli et déclare qu'il a besoin de retourner à Lons pour récupérer une valise dont il a besoin. Raoul Janier-Dubry l'emmène en voiture, accompagné de Paulette. Benoit les quitte pour aller à l'hôtel, puis tous rentrent à la maison vers 18 heures. Une heure après les Allemands cernent la propriété. Benoit leur ouvre lui-même la porte et se retourne revolver en main. Les Anglais sont capturés et emmenés à Lons avec Ida Poly et Raymond Paget. Sur ces entrefaites arrive E.C. Cauchi «Jean», chef de la mission Stockbroker. Madame Janier-Dubry, alitée n'a que le temps de lui crier de fuir pour qu'il échappe aux Allemands. «Jean» prévient «Gutt» et les résistants de Pont-de-Poitte. Une réunion se tient promptement à la maison de Madame Benoît-Gonin de Clairvaux afin de monter une opération pour délivrer les prisonniers. 15 hommes armés des revolvers des gendarmes de Clairvaux foncent vers la scierie. Trop tard les Allemands sont partis. Gutt et Paul Guyot récupèrent le poste émetteur, du plastic et des détonateurs cachés dans la sciure.

Après la guerre une enquête diligentée par les services britanniques montre l'infiltration du S.O.E. par les Allemands. Ceux-ci connaissent les détails de l'opé-

ration aérienne du 16 novembre 1942, près d'Angers. Ils filent les « débarqués », entre autre, Albert Mangenet « Benoit » qu'ils arrêtent à la gare Montparnasse. Mangenet semble vouloir coopérer. Emmené à Lons, on lui substitue un faux Benoit, porteur des effets du vrai.....

Lorsque la France demande l'extradition de Mangenet au Canada, celui-ci s'enfuit. Le 29 janvier 1944, Cauchi « Jean », le seul Anglais rescapé de l'Affaire de Clairvaux tombe dans une souricière au Café Grangier à Montbéliard : il est abattu par les Allemands. Diana Rowden « Paulette » meurt le 31 janvier 1944. » (20)

Cette version, sans doute issue de témoignages, apporte à la fois des détails précis sur le déroulement de la journée, mais reste imprécise dans les noms et les dates : Longenet puis *Mangenet* pour Maugenet ; Cauchi y est appelé *Jean*, son second pseudonyme, qui peut ajouter à la confusion avec Jean Simon ; la date de décès de *Paulette* est erronée. Il n'y est fait aucune mention de Jean Simon, ni à Clairvaux malgré le témoignage d'Harry Rée, ni dans la souricière du Café Grangier, où il a été abattu...

Les agents du SOE changeaient constamment de nom, d'aspect et d'identité pour brouiller les pistes et limiter les recoupements en cas d'infiltration ou de renseignements communiqués à l'ennemi. Jean changeait constamment de coiffure, de couleur de cheveux, de 'look', allant jusqu'au déguisement. Jean Simon était connu sous le pseudonyme de 'Claude' dans le Jura, mais c'est celui de 'Jacques' qu'il utilisait dans le Doubs et il était également connu en Angleterre sous celui de 'Georges'.

Jean a vécu de septembre 1943 jusqu'à son décès le 27 janvier 1944 de manière quasi continue dans la région de Sochaux-Montbéliard (il avait même une « fiancée » à Montbéliard). Il était hébergé dans des familles proches de la Résistance. Il collaborait étroitement avec Joseph Maetz (Stockbroker/*Milou*), Jérôme Ortsstein et André Vanderstraeten, notamment dans la mise en place des opérations *blackmail sabotage* des usines Peugeot et surtout dans la constitution des équipes action. Jean était le plus discret possible sur ses activités pour ne pas mettre en danger sa famille.

Toutefois, le dernier souvenir de mon père concernant son frère est un rendez-vous que Jean lui avait fixé, sans doute se sentant en danger, après la mi-janvier 1944, peu de temps avant son décès. Mon père a été marqué par cette rencontre ; Jean s'était teint les cheveux en roux et avait organisé ce bref rendez-vous, selon les mots de mon père « pour lui dire au revoir ». Mon père avait parcouru plus de 75 km, de Saint-Claude (Haut-Jura) à la gare de Lavigny (village près de Lons le Saunier), pour une rencontre qui ne dura guère plus que le temps d'une embrassade. Mon père avait été informé oralement par « des amis » de ce rendez-vous et même leurs parents n'étaient pas au courant, Jean voulant vraiment les préserver. Mon père hélas ne se souvient plus de la date exacte.

Jean-Pierre Marandin a recueilli le témoignage d'une mère de famille de Seloncourt liée à la Résistance, qui indiquait que René était à Montbéliard, début 1944, pour s'engager aux côtés de son frère. Témoignage d'autant plus troublant, que jamais notre père ne nous a parlé de cela (ce qui ne veut pas dire que c'est faux) et que, alors qu'aujourd'hui sa mémoire est extrêmement défaillante, et lui posant la question suite à cette information, il n'a pas contredit (ce qui n'est pas

(20) - Site des Amis du Musée de la Résistance et de la Déportation à Nantua
www.resistance-ain-jura.com



Fig. 8. Tombe de Jean Simon au cimetière de Saint-Claude.

Jean Simon était connu sous le pseudonyme de 'Claude' dans le Jura, mais c'est celui de 'Jacques' qu'il utilisait dans le Doubs.

significatif) mais a rectifié spontanément le nom du patron du café Grangier, M. Malnatti (nom peu connu et souvent incorrect...).

(21) - Paul Sarette (Gondolier/*Louis*). Né en France en 1920, étudiant en philosophie, il se réfugie en Angleterre en octobre 1942, puis est recruté par le SOE, sous le nom de Paul Sawyer. Parachuté le 20 décembre 1943, il devient le chef du Maquis Louis, qui s'est illustré par des déraillements de trains et incendies de wagons. Il meurt accidentellement le 5 septembre 1944 près de Chiddes (Nièvre).

(22) - Harry Rée: *déjà cité*

La blessure et l'isolement de César (décembre 1943). Le 28 novembre 1943, un autre coup s'abattit sur le réseau Stockbroker : Rée a été grièvement blessé quand il s'est trouvé confronté à un Feldgendarme dans la maison d'un résistant. Après des soins médicaux d'urgence, Rée a de nouveau passé illégalement la frontière suisse et il était clair que ses blessures étaient telles qu'il ne pourrait pas, cette fois, être de retour, laissant Simon et Cauchi gérer le réseau.

Harry Rée: « ... *En décembre 1943, j'ai quitté la France et Jean Simon a continué à travailler à ma place. Il a maintenu la liaison avec moi, qui étais resté en Suisse. Trois fois, il est venu lui-même en Suisse pour me présenter ses rapports.*

En décembre 1943, il a organisé la 2^{ème} réception sur le terrain d'Ecot, recevant un agent anglais, Louis (21), qu'il a expédié selon mes consignes dans la Nièvre, où nous avons organisé un nouveau secteur (réseau). Louis m'a écrit en Suisse, me disant qu'il avait été très frappé par le dévouement de Jean Simon et sa façon de bien organiser le secteur (réseau)... » (22)

Comme ni Simon, ni Cauchi n'ont survécu pour témoigner en Angleterre, et qu'il n'y avait plus d'opérateur radio par l'intermédiaire duquel ils auraient pu contacter Londres, leurs actions de décembre ne sont pas officiellement enregistrées. Néanmoins, Simon a continué à s'impliquer dans la Section française d'autant mieux qu'il a été décidé de lui accorder des prérogatives sur le terrain. Une proposition a reçu la validation du MI 5 le 13 février 1944 et une note dans le dossier personnel SOE de Simon, en date du 16 février, mentionne :

«Cet agent a travaillé avec succès dans l'un de nos réseaux sur le terrain et il faut considérer qu'il peut bénéficier du même statut que d'autres agents. Une nomination dans l'armée britannique lui accorderait plus de prestige et d'autorité».

Avec effet immédiat à cette date, Simon a été nommé sous-lieutenant dans la liste générale avec le numéro de service 313 421. Confusément, son âge à cet instant a été indiqué comme étant de 26 ans. Pourtant, la nomination de Simon comme officier dans l'armée britannique n'a été effective qu'après sa mort.

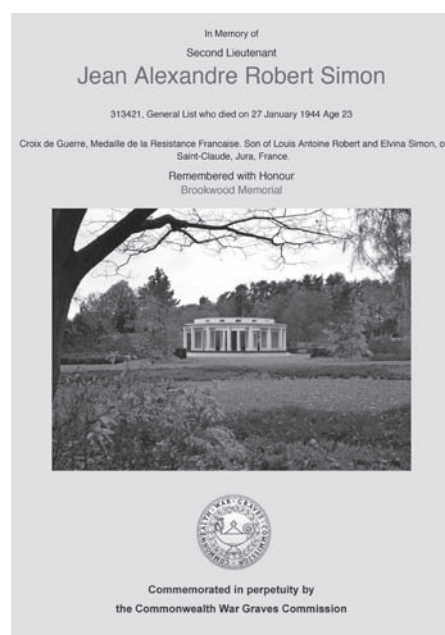


Fig.9. Certificat du Memorial de Brookwood (G.-B.).

La mort de Claude et de Pedro - janvier 1944

«Claude» et «Pedro» ont été tués en tombant dans une souricière tendue par les Allemands au Café Grangier, rue de la Forge, entre Sochaux et Montbéliard. Ce café servait de boîte aux lettres aux résistants locaux, qui venaient déposer ou chercher du courrier. Malgré des descriptions légèrement différentes de rapports SOE, les recherches de Jean-Pierre Marandin ont permis de reconstituer le déroulement des faits et de fixer précisément les dates de décès de Simon et Cauchi.

Une équipe de *Feldgendarmen*, agissant sur renseignements, a mis en place une souricière et investi le café, pendant 3 jours, afin de 'cueillir' les résistants qui venaient rencontrer le propriétaire du café, Monsieur Malnatti, lui-même résistant. Le 27 janvier 1944, les *Feldgendarmen* essaient d'interpeller

Jean, sans connaître ni son identité, ni ses activités. S'opposant à son arrestation, Jean a sorti un revolver et a été abattu dans la fusillade qui a suivi. Le registre des décès de Montbéliard indique qu'un individu, s'étant dit Normand, Gérard est décédé le 27 janvier 1944.

Malgré une mise en garde du réseau recommandant d'éviter le café Grangier, Cauchi qui était passé sans succès à Bavand (une autre boîte aux lettres) alors qu'il se rendait en Suisse, s'arrête au café Grangier le 29 janvier. Avant leur interpellation, deux résistants qui l'accompagnaient remontent en voiture et ont le temps de démarrer; Cauchi, tentant de s'enfuir en courant, est abattu au bout de la rue. D'autres résistants sont arrêtés dans le café pendant ces trois jours: il y aura 3 fusillés, et 2 déportés. M. Malnatti, bien qu'ayant réussi à s'échapper, a été capturé. Il sera déporté ainsi que son épouse et leur fille.

La nouvelle de la mort de 'Claude' et de 'Pedro' a été transmise par radio en Angleterre de Berne en Suisse le 4 février 1944. La date de décès de Simon au CWGC (*Commonwealth War Graves Commission*) est bien le 27 janvier 1944. Bien que cette date soit mentionnée dans son dossier SOE, elle a été mentionnée à plusieurs reprises et enregistrée au 17 février 1944, mais cette date ne correspond pas à la réalité, pas plus que la date de la mort de Cauchi qui, selon son dossier et la CWGC, aurait été le 5 février 1944.

le Second Lieutenant Simon est officiellement mentionné sur le Mémorial de Brookwood

LES RECONNAISSANCES

Jean Simon avait 23 ans lorsqu'il a été tué.

Étrangement, la Section F semble être restée ignorante de la mort de Simon jusqu'à beaucoup plus tard, en janvier 1945 et bien après la libération de la France. Une promotion au grade de lieutenant avait été instruite avec effet à partir du 16 Août 1944, peut-être seulement à la suite de l'examen administratif de six mois. Cette promotion a été annulée en février 1945.

Jean Simon n'a pas été honoré par les Britanniques, une omission regrettable étant donné les éloges qui en ont été faits par Harry Rée, ainsi que d'autres témoignages. Toutefois, en plus de la liste de Valençay, le Second Lieutenant Simon est officiellement mentionné sur le Mémorial de Brookwood, panneau 22, colonne 1.

Côté français, Le Lieutenant Simon a reçu a titre posthume, le 17 juillet 1949, la Médaille de la Résistance et la Croix de Guerre avec étoile d'argent et 3 citations.

Ses obsèques officielles, en présence d'une foule nombreuse, sont célébrées le 14 janvier 1949 seulement à Saint Claude.

Remerciements

Tous mes remerciements vont à Véronique Blanchet-Rossi, archiviste de la Ville de Saint-Claude, à Jean-Pierre Marandin et Paul McCue avec qui elle m'a mis en relation directe. Véronique a également recueilli et m'a communiqué les contributions d'autres personnes comme Rémy Gaudillier.

Jean-Pierre Marandin a recueilli le témoignage de mon père en 1991, de manière

fort précieuse, alors que sa mémoire était encore vaillante. Je le remercie tout particulièrement pour sa disponibilité, la qualité de nos échanges, la confiance qu'il m'a accordée en m'ouvrant ses travaux, en me communiquant de précieuses informations, enfin, pour ses conseils et son regard d'historien.

Sans leur travail, ainsi que nos échanges, je n'aurais pas été en mesure, malgré mes archives personnelles et mes modestes recherches, ainsi que celles de mon frère Christian, de vous assurer la présentation d'aujourd'hui.

Merci à mon père René, à qui je dédie cette journée, car c'est aujourd'hui 5 mars son 93^{ème} anniversaire

Merci à ma grand-mère Elvina, à qui je dois, avec le choix de mon prénom, l'incarnation de la mémoire de Jean / *Claude*.

Sources et bibliographie

1. Articles, notes

- . Rémy Gaudillier, article déposé au service des archives de Saint-Claude.
- . *Le Courrier*, 17 novembre 1945, 22 janvier 1949, 30 juillet 1949.
- . *Nenni ma foi*, novembre 1939, novembre-décembre 1940.
- . *Jeunes du Jura*, janvier 1941, septembre-octobre 1942, novembre 1944, juillet-août 1945.
- . Harry Rée, *Rapport d'officier*, Exposé des faits (Proposition de citation Jean Simon), 1949 ?

2. Ouvrages

Jean-Pierre Marandin, *Résistances 1940-1944*, vol.1: *A la frontière franco-suisse, des hommes et des femmes en résistance*, 2^{ème} éd., Besançon, Cêtre, 2009.

Michael R. D. Foot, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Des Anglais dans la Résistance. Le SOE en France 1940-1944*, Tallandier, 2011.

Michael R. D. Foot, *SOE in France*, Frank Cass Publishers, Londres, 2004.

Hugh Verity, *Nous atterrissions de nuit... Les atterrissages secrets de la RAF en France 1940-1944*, 5^{ème} éd., Vario, 2004.

François Marcot, *La direction de Peugeot sous l'Occupation*, La Découverte, 1999; *La Résistance dans le Jura*, Cêtre, 1985.

3. Sites internet

Paul McCue www.paulmccuebooks.com

Special Forces Roll of Honor, <http://www.specialforcesroh.com>

Amis du Musée de la Résistance et de la Déportation à Nantua
<http://www.resistance-ain-jura.com>